



# La Révolution, les Soviets et la vie religieuse

(Suite)

Les récentes tribulations du patriarche Tikhone ont donné aux sociétés bourgeoises l'occasion de renouveler une propagande contre-révolutionnaire qui s'alanguissait. On a frappé, *toc-toc* ; on a sonné, *alloh ! alloh !* Qui parle au téléphone ? L'âme chrétienne du *Times* ; l'émanation même de l'Évangile : *Excelsior ! Excelsior !* la Religion, service spécial du *Matin*...

Dès le début de la Révolution russe, mais surtout dès octobre, le parti du marxisme communiste dut calculer son attitude vis-à-vis de l'idéal religieux et plus spécialement vis-à-vis des Églises constituées en Russie.

Or, la Russie est un pays étrange : nulle part, l'idéal religieux n'est plus vivant (sauf, ce semble, dans l'Inde), et nulle part, cependant, l'activité politique des clergés n'était plus intense que là-bas...

On ignore généralement, en Europe, la nature de l'*orthodoxie* ou *vraie foi*, qui marqua profondément de son empreinte la nation russe.

C'est une politique de la religion.



L'orthodoxie fut essentiellement une politique dès sa naissance en Grèce. Au point de vue du dogme, le schisme grec se réduit à une controverse purement formelle sur le Symbole de Nicée : la question du *filioque* (il s'agit de savoir si le Saint-Esprit procède du Père et du Fils) ne tourmente guère que des séminaristes. L'Église catholique reconnaît parfaitement la tradition et la transmission des « pouvoirs apostoliques » dans l'Église orthodoxe, ce qu'elle a dénié, par exemple, sous Léon XIII, à l'Église anglicane ; un pape grec est aussi fondé en droit canon (et fréquemment sans le savoir) que l'archevêque de Paris. Quant au *filioque*, les théologiens et philosophes russes qui se sont préoccupés du rapprochement des Églises (depuis Tchaadaev jusqu'à Soloviev, jusqu'à l'*occidental* Berdiaev, jusqu'aux évêques *uniates*), admettent généralement que « cela pourrait s'arranger ».

Mais, depuis le schisme de Photius (858) deux questions politiques autrement graves sont débattues : celle de la prééminence ou de l'indépendance des princes de l'Église entre eux, et celle de la confusion des pouvoirs temporel et spirituel.

Au IX<sup>e</sup> siècle, c'était un combat entre Rome, nou-

vellement dotée de son pouvoir temporel, et l'impérialisme byzantin, figuré par des autocrates presque divins et par un servile patriarcat.

Toute l'ancienne constitution russe tient de là.

Les Slaves, évangélisés et instruits, au IX<sup>e</sup> siècle, par Cyrille, Méthode et leurs compagnons, ont déjà tourné leurs grossières ambitions vers le Midi, c'est-à-dire vers la cité de Constantin. Quand, à la fin du X<sup>e</sup> siècle, on considère que ces peuples ont véritablement embrassé le christianisme (ou « catholicisme » grec) le fait qui vient de se produire est d'ordre politique. Il existe déjà des *solitudes*, des monastères, des églises. Longtemps encore, d'ailleurs, les Slaves garderont des croyances païennes et l'on en retrouve la trace dans des coutumes qui eussent fait la joie de Rémy de Gourmont. Mais la religion vient d'obtenir la consécration *officielle* du pouvoir séculier, en la personne de Vladimir, prince de Kiev, plus tard canonisé. Le nom même de *Vladimir* semble le prédestiner au rôle qu'il assume en cet instant ; ce nom signifie : *Celui qui possède le monde*. La prétention secrète des princes de Kiev sera de concurrencer et même de supplanter l'autocratie chrétienne de Byzance. Toute la politique, laïque et religieuse, de la nation russe est pénétrée de cette idée. La même ambition se manifeste dans les théories modernes des *slavophiles* qui proclamèrent la *Troisième Rome* (Rome, Byzance et Moscou) ; dans la politique continentale des mêmes *slavophiles* et des autocrates qui rêvèrent jusqu'en 1917, la conquête de Constantinople, légitime héritage. On ne sait pas en Europe avec quelle ardeur les cercles mystico-philosophiques où retentissait la prédication d'un prince Troubetskoï ont espéré la réaffectation de *Sainte-Sophie*, sous l'étendard jaune à aigle noir.

Jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, le *rassemblement* de la terre russe, dont parlent les professeurs moscovites, se poursuit à de doubles fins, politiques et religieuses, si intimement confondues que les grands-ducs et les patriarches paraissent toujours avoir défendu la même cause. La pensée nationale se résume dans l'idéal d'une chrétienté slave, opposée aux hordes infidèles, aux tribus mongoles qui, de l'est et du midi, assaillent incessamment la civilisation naissante. Quand le veilleur, sur son monticule (*hourgane*) au milieu de la plaine, allume le bûcher qui annonce l'approche des barbares, il croit protéger la dernière forteresse de la chrétienté.

